Henri Mendras (1927-2003)

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/2929>

DOI : 10.4000/etudesrurales.2929

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Référence électronique

« Henri Mendras (1927-2003) », *Études rurales* [En ligne], 167-168 | 2003, mis en ligne le 17 décembre 2004, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/2929> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.2929>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Henri Mendras (1927-2003)

- 1 Fondateur de la sociologie rurale en France, Henri Mendras est mort le 5 novembre 2003. Fils d'un officier non conformiste, il était issu d'une famille de la bourgeoisie provinciale anciennement implantée en Lozère et dans l'Aveyron. Étudiant à la Sorbonne et à l'Institut d'études politiques de Paris (où il suit les enseignements de Georges Gurvitch, Georges Friedmann, Gabriel Le Bras et Jean Stoetzel), il y côtoie d'autres futurs sociologues de sa génération, devenus aussi ses amis les plus proches : Éric de Dampierre, Jean-René Tréanton, Michel Crozier, Jean-Daniel Reynaud, Alain Touraine. En 1949, il rejoint le Centre d'études sociologiques, créé par Georges Gurvitch et dirigé ensuite par Georges Friedmann. D'abord tenté par l'étude du monde ouvrier (il admire Friedmann et son œuvre et fréquente les Équipes sociales de Robert Garric), il se tourne toutefois vers la paysannerie. Boursier à l'université de Chicago (il est l'élève de David Riesman et d'Edward Banfield), il étudie pendant trois mois un village de paysans mormons des confins de l'Utah. Enthousiasmé par les universités américaines, chez lesquelles il croit trouver le modèle de la profession de sociologue, il réintègre, à son retour en France, le Centre d'études sociologiques, entretemps agrégé au CNRS. Déjà auteur d'une petite monographie sur le Rouergue, pays de ses ancêtres, il se fait la main sur d'autres régions françaises, en particulier l'Alsace, à l'occasion d'une recherche d'où sortira l'ébauche des thèses qu'il développera plus tard dans *La Fin des paysans*. Chargé par l'UNESCO d'implanter à Athènes un centre de recherches sociologiques, il enquête une année durant sur six villages de l'Épire, vestiges vivants de l'Empire ottoman.
- 2 En 1967, issu de sa grande thèse d'État, paraît son ouvrage prophétique : *La Fin des paysans*. Rapidement connu du grand public, ce livre mettait l'accent sur des phénomènes technico-économiques demeurés jusque-là relativement inaperçus.
- 3 Dépossédée, par la grande industrie, de la production des intrants, exclue des chaînes de transformation et d'échange des productions végétales et animales, asservie aux contraintes du marché, la société paysanne occidentale vivait les derniers jours d'une civilisation agraire vieille de plus d'un millénaire. Invités à mettre fin à des comportements ancestraux (misonéisme, esprit d'épargne, gestion individualiste), les paysans survivant à l'exode rural font face à des situations de changement technique, foncier, financier et social (apprentissage professionnel académique, création des

coopératives et des mutuelles de matériel agricole, d'achat, de vente, de gestion, d'assurance, mise en place des SAFER). À la suite de cette publication, Henri Mendras est appelé à présider avec Georges Vedel une commission dont les conclusions infléchissent la politique agricole de la France. Comme l'évoque Michel Crozier, le projet de loi d'orientation agricole de 1994 consacre l'un des aspects importants de cette métamorphose : « L'agriculture française concilie deux impératifs : améliorer ses performances et sa compétitivité, répondre à une fonction sociale par l'entretien de l'espace rural, des paysages et du patrimoine des campagnes. »

- 4 *La Fin des paysans* fit l'objet de diverses critiques. L'ouvrage n'en occupa pas moins le devant de la scène durant trois décennies, la société paysanne (française en particulier) se conformant au fil des ans au modèle décrit par l'auteur, tout en affichant dans ses rapports avec l'État – ce qu'avait aussi prévu Henri Mendras – les traits spécifiques qu'on lui reconnaît aujourd'hui.
- 5 Par l'intermédiaire du Groupe de sociologie rurale (créé par Henri Mendras en 1960 au sein du Centre d'études sociologiques), et avec la collaboration active de Marcel Jollivet, le travail entrepris dans *La Fin des paysans* se prolongera dix ans encore par plusieurs séries d'études, tant en France qu'à l'étranger (Atlas de la France rurale, 1968 ; Terres, paysans et politique, 1969). Par ailleurs, amorcé en 1970 sous l'impulsion de l'UNESCO, un grand projet d'analyse comparative des paysanneries de l'Europe occidentale et orientale donnera lieu à plusieurs publications échelonnées de 1977 à 1982.
- 6 Après la rédaction, en 1979, d'une sorte de conte philosophique (*Voyage au pays de l'utopie rustique*), Henri Mendras abandonne la sociologie rurale *stricto sensu* pour s'intéresser aux transformations de la société globale à l'échelle européenne. Cette perspective, à vrai dire, mûrissait dans son esprit depuis plus de quinze ans sous l'influence de ces deux hommes des Lumières qu'étaient pour lui Raymond Aron et Bertrand de Jouvenel. Peut-être faut-il rappeler au lecteur d'aujourd'hui la grande effervescence citoyenne qui, vers le milieu des années soixante, entraîna des rapprochements inattendus entre clercs, hauts fonctionnaires réformistes et pionniers de la gauche non communiste. Le Centre international de l'abbaye de Royaumont (initiative d'Éric de Dampierre relayé par René Sainsaulieu), les groupes de travail du Commissariat au plan et de l'INSEE (dont, parmi nombre de sociologues, Raymond Aron, Gabriel Le Bras et Pierre Bourdieu), la revue *Futuribles* animée par Bertrand de Jouvenel (qui édita plusieurs de ses travaux) et la revue *Analyses et prévisions* soutenue par maints grands commis de l'époque, de Jacques Delors à Jérôme Monod, sont des illustrations avortées de ces think tanks à la française qu'Henri Mendras appellera toute sa vie de ses vœux et dont il partagera les premières expériences.
- 7 En 1980, toujours soucieux du travail en équipe (habitude qu'il avait contractée aux États-Unis), Henri Mendras réunit, à la demande de Jean-Marcel Jeanneney et au sein de l'Observatoire français des conjonctures économiques, un groupe de sociologues. Sous le pseudonyme de Louis Dirn, ce groupe invente une matrice d'indicateurs des changements socioculturels. Après la publication d'ouvrages portant sur la France, le modèle est repris par plusieurs équipes internationales. En 1988, Henri Mendras rédige seul une synthèse de ces travaux : *La seconde Révolution française 1965-1984*.
- 8 Militant européen, Henri Mendras édite en collaboration avec Dominique Schnapper *Six manières d'être européen* (1990). Il consacre à ces questions un programme multidisciplinaire implanté au futuroscope de Poitiers (Observatoire du changement

social en Europe occidentale). Après les seize volumes issus de cette recherche, Henri Mendras publia son dernier grand ouvrage : *L'Europe des Européens* (1997).

- 9 Quoique Henri Mendras eût fait toute sa carrière au CNRS, il vouera à l'enseignement une bonne part de son activité. Nommé professeur à l'Institut d'études politiques de Paris à l'âge de 29 ans, il créera en 1975 à l'université de Paris-X le premier diplôme de troisième cycle de sociologie rurale. Dans les intervalles de son activité débordante, il rédigera, seul ou en collaboration, sept ouvrages pédagogiques, tous publiés dans la célèbre collection U, qu'il lancera en 1967 chez Armand Colin. Réédités cinq fois, ses *Éléments de sociologie* (1967) seront le sésame de la discipline pour deux générations d'étudiants.
- 10 Henri Mendras était un homme pour qui la sociologie s'apparentait à une sorte de service public. Prototype de l'intellectuel engagé dans son siècle, mais résistant aux obédiences partisans, il ne fut pas, comme il l'a déclaré, un universitaire mondain, un « grand prêtre de la science ». À mi-chemin de la sociologie empirique américaine et d'Alexis de Tocqueville – dont il fut en quelque sorte le continuateur –, son œuvre, ponctuée par le souci du terrain et le comparatisme, est tout entière consacrée au changement social. Peu attiré par le marxisme – il raconte dans ses mémoires qu'ayant passé une partie de son enfance à Moscou où son père était attaché militaire, il fut très tôt vacciné contre le communisme – il se rattache, par héritage familial autant que par ses fréquentations de jeunesse, aux « intellectuels d'État » empreints d'un certain christianisme de gauche, version Uriage. En fait, Henri Mendras était, comme il se plaisait à se définir, un optimiste sceptique, indépendant, d'une liberté d'esprit totale, rebelle à toutes les modes. Cordial, chaleureux, direct autant que pudique, et peu disert sur lui-même, la franchise de son caractère conférait parfois à ses propos une certaine brusquerie. Sa vaste culture, son style inimitable en faisaient, tout comme son ami Éric de Dampierre, un aristocrate de l'esprit, égaré au xx^e siècle.